

# INTRODUCTION

Avant toute chose, il est nécessaire de *comprendre*. Cet adage vaut particulièrement pour le numérique qui est en train de transformer le monde de la santé, celui des praticiens, des patients, des institutions, non sans provoquer l'explosion du e-business de l'information, des médicaments et des offres en tous genres. *Comprendre*, telle est la tâche première de ces rencontres.

Rien ne sert, en effet, de se satisfaire de propos généraux, d'appréciations convenues ou encore de s'abriter derrière une éthique apparemment protectrice. Il est devenu urgent, par le partage de nos connaissances et de nos pratiques, d'entrer dans l'ingénierie du processus de fabrication et de fonctionnement du numérique, depuis la collecte des données en s'interrogeant sur leurs sources, leurs modes de prélèvement, leur fiabilité jusqu'à la production des algorithmes dont les applications multiples se nourrissent de leurs propres usages. Rien n'est simple ou univoque. C'est pourquoi, nous avons besoin de dégager un espace critique, comme le firent les philosophes de l'Ecole de Francfort à propos de la science et de la technologie. Nous avons ainsi besoin de *démythologiser* le numérique. N'est-ce pas grâce à cet espace critique que nous pourrons ensuite mieux apprécier les balances de bénéfices/risques et d'autonomie/dépendance ? La transformation en cours est radicale parce que structurante, affectant

les profils de compétences et donc les modes de leur transmission. Comment former les professionnels de demain ? Comment éduquer les patients et donc les bien portants ? Quelles organisations mettre en place ? Nous ne pouvons faire fi de ces questions, et ce pour une raison essentielle.

Le numérique n'est pas réductible à l'outil auquel on aurait recours le cas échéant, ad libitum. A l'instar des révolutions technologiques antérieures, le numérique ne marque-t-il pas en effet un *seuil* au prix de ruptures en cascade ? Nos sociétés se sont développées à la faveur d'une histoire chaotique et non linéaire. Des seuils identifiables, bien souvent après coup, en ont marqué le déroulement : les Grandes Découvertes, l'ère industrielle, la mondialisation, Même si nous ne pouvons pas encore en mesurer tous les effets, nul doute que l'informatique constitue l'un de ces seuils tant son introduction transforme, quantitativement et qualitativement, les modes opératoires de l'activité humaine. L'explosion d'internet et ses innombrables réseaux ou applications en est désormais le vecteur interactif aux capacités exponentielles. A telle enseigne que s'impose avec une pertinence éclairante la thèse marxiste selon laquelle les sociétés n'évoluent pas d'abord par le développement des idées mais bien par la transformation des moyens de production de biens et de services. Non seulement leur transformation mais aussi leur possession et leur maîtrise. C'est pourquoi, parler de seuil pour désigner le numérique, c'est évoquer un phénomène à double effet, de déstructuration d'une part et de restructuration d'autre part, tant dans le domaine social que culturel.

Car le numérique affecte nos représentations, nos modes de vie et notre vivre ensemble, en un mot notre *culture* ? Il représente sans doute l'exemple même du *mythe dynamique* dont parlait Abraham Moles, par son omniprésence et sa force multiple de symbolisation. Force structurante générant à la fois l'attraction séductrice et la peur sclérosante, à l'instar de la double fonction qu'en son temps Rudolph Otto attribuait au *sacré*. Ainsi,

- le numérique commute notre *rapport à l'espace*, par la quasi abolition de la distance, - alors que devient la possibilité du retrait et de l'intime ? Question qui rejoint celle de la protection de nos données personnelles, ou de la suppression progressive de

l'espace privé. Et ce, bien souvent à l'initiative des usagers eux-mêmes.

- le numérique modifie notre *rapport au temps*, en substituant l'instant à la durée, le « tout maintenant » - alors que deviennent le désir et l'attente ? L'im-médiat rejoint ici la question de la désintermédiation, dans les domaines économique et politique. Les réseaux sociaux, incontrôlables, favorisent le commerce à domicile et font naître l'espoir d'un exercice direct du pouvoir.
- le numérique transforme en effet notre rapport à l'autre, par la prégnance totalitaire du réseau sans lequel nous croyons être les oubliés de l'histoire - alors que signifie cette *frénésie de communication* quasi permanente ? une addiction à un nous préférentiel et invasif ? A contrario, l'angoisse d'être seul ? ou, positivement, une nouvelle forme de lien social ?
- la *société en serait-elle devenue fragmentée* en de multiples bandes de suiveurs s'autorisant de tout et capables du bien comme du pire ? Sans régulation, la communication foisonnante est-elle la porte ouverte au retour de la jungle et de la violence ? Sans respect de la présomption d'innocence, la justice qui s'honorait de s'exercer dans la sérénité, voit-elle ressurgir les figures sinistres du pilori et de l'accusateur public ? Le numérique est-il un facteur diffus d'égalité des chances ou un accélérateur d'inégalités ? L'illettrisme d'hier remplacé par son analogue, l'illectronisme ? La capacité d'accès à l'information n'est-il pas devenu un marqueur social ?

Enfin, le numérique, par la conjonction de ces différents facteurs de transformation, n'impacte-t-il pas la vision que nous avons jusque-là du *sujet* ? Que reste-t-il du sujet en permanence exposé, mis en extériorité ? Ce risque majeur signifierait-il une nouvelle forme d'aliénation ? Symbole d'une société qui ayant banni toute transcendance se consoleraient par le développement partagé d'une dépendance horizontale ? Pire, les lobbies ou les Etats n'ont-ils pas intérêt à s'emparer des possibilités omniprésentes du numérique pour manipuler et régir consommateurs et citoyens ?

Pour ces raisons et ces questions, la transformation du monde de la santé s'avère infiniment plus marquante que la simple émergence de technologies nouvelles d'autant que le numérique arrive à un moment extrême d'innovations comme la génétique, l'épigénétique, l'immunothérapie et les neurosciences. Car pendant que les observateurs ont les yeux rivés sur de nouvelles applications ou de nouveaux algorithmes, la recherche fondamentale progresse à grands pas. Le numérique s'affirme ainsi comme un accélérateur exceptionnel pour la recherche qui concerne directement le monde de la santé. A titre d'exemple, le passage à la 5G augmentera encore la capacité et la précision de toute communication, notamment celle dédiée à l'imagerie médicale ou encore la télé chirurgie. Aussi avons-nous le sentiment d'être à l'aube d'une époque dont personne ne peut soupçonner les développements. Le numérique déstructure en même temps qu'il restructure.

Et si nous entrons bien dans ce débat fondamental, alors nous comprendrons peut-être que l'ère dans laquelle nous sommes entrés exige de nous d'abord ce qu'Edgar Morin appelait de ses vœux, une réforme de la pensée, parce qu'intégratrice d'une complexité de facteurs qui s'entrecroisent et interagissent. Une réforme de la pensée tournée positivement, mais sans renoncer à la critique nécessaire, vers la recherche d'un humanisme créateur, ouvert et responsable. Ne soyons en effet ni les adeptes d'un humanisme obsolète ni les croyants naïfs d'un mythe envahissant pour lequel le seul salut consisterait simplement à en être. Et parce que *Euro Cos Humanisme & Santé* s'inscrit résolument comme espace de formation, chacune, chacun d'entre nous, quel que soit son rôle, devrait repartir avec une question inévitable : s'il en est ainsi, si le numérique transforme à ce point notre société, nos professions, le monde dans lequel je vis et travaille, qu'est-ce que j'en fais ? Qu'est-ce que je peux et dois en faire ? Comprendre, mieux *comprendre*, c'est bien mais *changer* du fait qu'on a compris ou mieux compris, n'est-ce pas souhaitable et nécessaire ? En particulier à l'heure où une réforme des études médicales est annoncée, ne serait-ce pas une opportunité à moins que cela ne soit une occasion supplémentaire de se cramponner à des conservatismes qui seront de toute façon perdants ?

Pour conclure, je dirais, toujours pour illustrer cet effet de seuil, que le trait caractéristique de notre époque est, me semble-t-il, *l'accélération du temps, la célébration du jetable et de l'éphémère. Il faut aller vite, consommer vite, jouir vite et cette accélération entraîne avec elle une transformation radicale du désir par mise en abîme du temps et de l'attente.* Le vieux Parménide s'efface devant un Héraclite triomphant car, plus que jamais, nous savons que nous ne nous baignerons plus deux fois dans le même fleuve. Toutes les époques se caractérisent par des styles de référence souvent popularisés par la littérature, la peinture, la musique ou encore l'architecture. En quoi notre époque s'affirme-t-elle comme singulière ? Par deux traits majeurs qui constituent les moteurs de la rupture qu'elle exprime. Le premier de ces traits me paraît être la suprématie désormais reconnue et partout diffuse de la logique de l'algorithme, soit le *si/ alors*. Événement majeur dans l'histoire de la pensée : *la vérité est statistique et corrélative*, exauçant de façon inattendue sans doute le vœu de Descartes exprimé dans les *Regulae ad directionem ingenii*, vœu qui était de réformer la philosophie en y introduisant la *mathesis* des mathématiques. Le second trait est corrélatif du premier et anime le débat public aujourd'hui : le pouvoir est passé des mains des institutionnels traditionnels à celles d'opérateurs qui, par leur puissance inégalable, sont en capacité de collecter les données, de les stocker, de les analyser, au niveau mondial, sans être nécessairement capables d'en maîtriser la sécurité. Le braquage des sites et le vol de leurs données rapportent à leurs auteurs plus qu'aucun autre tandis que les fausses nouvelles ou les manipulations insidieuses polluent l'information. La cyber insécurité paraît sans limite ni parade efficace. Au fait, ces données tant convoitées, nouvel eldorado pour des opérateurs devenus hégémoniques, sont-elles réellement fiables ? Dans le domaine de la santé, nombre de données sont biaisées (en raison de la course aux publications, l'urgence d'obtenir rapidement l'autorisation de mise sur le marché, faussées par les conflits d'intérêt ou l'action incessante des lobbyings industriels et financiers). Que valent alors les protocoles élaborés à partir de statistiques et censés s'appuyer sur des preuves ? On comprend mieux pourquoi des équipes soignantes se battent pour promouvoir une authentique individualisation des soins. Pour combien de temps encore ? Se fier aux procédures et aux protocoles recommandés ne serait-il pas plus

confortable, quitte à promouvoir, au détriment de l'individu, une standardisation des soins ? La question doit être posée quand on sait la pression du raisonnement strictement économique et comptable ou la crainte d'une mise en cause pour avoir ignoré les prétendues bonnes pratiques. La passion de soigner, l'attention portée à l'autre, au récit de sa souffrance, l'observation méticuleuse des signes qu'il manifeste, bref la qualité de la relation à cette personne singulière, resteront-ils encore longtemps le cœur des métiers de la santé ? Ou les compétences jusque-là liées intrinsèquement à l'exercice médical sont-elles appelées à migrer vers des systèmes experts, symptôme ultime de l'externalisation de ce même exercice tout autant que de l'effacement du sujet ? Alors, il n'est jamais trop tard pour lire et relire Georges Canguilhem, lui qui recommandait au médecin d'être exégète et expérimentateur, c'est-à-dire un acteur incontournable du fait de sa curiosité et de son attention à la singularité de l'autre.

L'organisation de cette rencontre ne cède en rien à la facilité : nous avons à comprendre, à partager et *redevenir un moment des apprenants*.

Trois séquences vont en rythmer le déroulement :

1. le numérique, une mue sociétale ;
2. le numérique et son emprise sur la santé ;
3. enfin, parce que la question devient inévitable : comment envisager la formation des futurs professionnels de la santé ?

La santé connectée ? Les pages qui suivent, issues de nos rencontres d'Octobre 2018, veulent, sans facilité ni polémique, contribuer à nourrir un indispensable débat. Puisse le lecteur, plutôt que d'y trouver un catalogue de réponses toutes faites, y découvrir l'esquisse d'un espace critique sans lequel nous pourrions être condamnés à ne plus avoir à nous poser de questions. Et, convaincu au fond de moi que notre grandeur comme notre petitesse, en un mot notre singularité, tiennent à ce que nous demeurions capables, encore et toujours, de questionner le monde, voici que me reviennent en

mémoire ces paroles universelles de Hegel car nous sommes bien « en ce temps de naissance et de transition vers une nouvelle période » *unsre Zeit eine Zeit der Geburt un des Uebergangs zu einer Periode ist.* (Hegel, Préface de la Phénoménologie de l'Esprit, 1831).